



KENT
PEINE PERDUE

LE DILETTANTE

Peine perdue

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Les Nouilles froides, Séguier, 1989 (rééd. Ramsay, 2006)

Un été pourri, Séguier, 1990

Des gens imparfaits, Ramsay, 1995

Quelque chose de beau, Ramsay, 1998

Vibrato, JC Lattès, 2007

JEUNESSE

Le Papa de Jonas, éd. du Rouergue, 2004

Thomas + Mathieu, éd. du Rouergue, 2004

BD

Sales amours, Les Humanoïdes associés, 1982

Ma vie est formidable, Les Humanoïdes associés, 1984

L'Enfer blanc, avec Bergouze, Futuropolis, 1985

Le Dictateur français, avec Bergouze, Futuropolis, 1985

Ciel de sable, avec Bergouze, Futuropolis, 1985

L'Homme de Mars (livre CD), Actes Sud, 2008

ILLUSTRATIONS

Tronches de cake, recueil de textes, éd. Archimbaud, 1996

Bienvenue au club, portfolio, éd. Thoobett, 2005

L'Alphabète, de Pierre Jouishomme, éd. Lugdivine, 2011

AUTRES

Zones sensibles, recueil de sonnets érotiques, éd. Caedere, 2000

Starshooter, recueil de chansons, éd. Christian Piro, 2003

Dans la tête d'un chanteur, essai, Le Castrol Astral, 2015

Kent

Peine perdue

le dilettante

7, place de l'Odéon

Paris 6^e

couverture : Bruno Lecuyer, "Danse macabre"
© le dilettante, 2019
ISBN 978-2-84263-975-4

CHAPITRE I

– Allo? Allo?

À peine avait-il décroché qu'un bruit indistinct mit fin à la communication. Il refit le numéro de Karen affiché sur l'écran, mais tomba sur la boîte vocale. Il laissa la phrase d'usage : « On a été coupés, rappelle-moi », et il reprit son travail. Karen ne rappela pas. Ce ne devait pas être urgent. Il oublia. C'était le mois de juillet, une canicule à incendier les pelouses. Il s'obstinait sur un synthé, fenêtre ouverte, le torse nu et en caleçon. Sans doute aurait-il été mieux à somnoler dans le hamac du jardin, sous un sombréro. Mais il n'avait pas le choix, il devait suer sur ses claviers, dans son home studio sous les combles. Par la fenêtre ouverte, il voyait les toits des pavillons environnants, étendue de tuiles brûlantes sur laquelle aucun oiseau ne se posait par crainte de rôtir. À ses côtés, un ventilateur coréen interprétait en boucle un succédané de brise monotone.

Vincent était musicien-mercenaire selon sa propre définition. Il accompagnait qui le payait sans porter de jugement. Il avait une très bonne technique ainsi qu'une ouverture d'esprit tout-terrain tant que le cachet était décent. Il n'avait pas toujours agi ainsi. Il n'avait pas toujours été aussi pragmatique, mais il avait passé l'âge de l'intransigeance artistique depuis longtemps. Subsistait en lui pourtant, dans une oubliette, une sensibilité bannie qu'il dénommait sensiblerie pour couper court au remords. Il avait eu l'ambition, plus jeune, de vivre de son art, sans concession, persuadé que le talent, le vrai, était inaliénable et que c'était en cela qu'il se distinguait de l'habileté. La reconnaissance mettant du temps à venir, Vincent avait commencé à gloser intérieurement sur le sens et les vertus de l'ambition et, par glissement sémantique, il avait fini par n'y voir que prétention, un défaut majeur dont il fallait se guérir. Ainsi s'était-il justifié de laisser le champ libre à la facilité, cette flemme sournoise et flatteuse. Facilité qui ne s'était pas limitée à la musique et avait empiété sur une vision plus globale de la vie et de l'amour, son corollaire. Longtemps Vincent ne s'était pas trouvé attirant. C'est pour cela qu'à l'âge des premiers émois il s'était replié sur son piano. Il ne se trouvait pas séduisant et il ignorait que les filles le voyaient

autrement. Son manque d'assurance l'enfermait dans une réserve mutique et l'empêchait de jouer le jeune coq. Dans son for intérieur, il était trop mou, trop maigre, pas assez grand, le nez gauchi, les yeux marqués. Du point de vue féminin, il était ce musicien doué, secret, à la voix sourde et grave, aux mains fines et au physique attachant. Il en a pris conscience quand il a commencé à se produire avec des groupes et des chanteurs, quand il est devenu un camelot sonore pour subsister. Puis il en a abusé. Moins il était ambitieux en musique, plus il jouait les Casanova. Ou l'inverse peut-être. Dans le même temps et sans aucune perspective, il a entamé une relation durable avec une jeune femme, Karen, qu'il a fréquentée d'abord de manière décousue. Karen avait commencé à faire parler d'elle en couvrant les murs de la ville d'apophtegmes calligraphiques de son cru. Maintenant elle vendait tous azimuts son empreinte. Karen était sa femme depuis bientôt cinq ans.

On sonna à la porte. Il regarda discrètement par la fenêtre. Il n'attendait personne et ne souhaitait pas être dérangé. Une voiture de police stationnait devant la maison. Un policier se tenait près du portail. Cela l'étonna sans plus. Il avait l'esprit accaparé par un renversement d'accords.

– Je descends ! lança-t-il.

Dans l'escalier, il entreprit une sauvegarde mnémotechnique de sa dernière trouvaille musicale. Il ouvrit le portail. Le policier le salua et se découvrit. Ses collègues dans l'auto le regardaient sans expression.

– Bonjour. Vous êtes monsieur Vincent Delporte ?

– Oui, je suis Vincent Delporte.

– Karen Delporte est-elle votre épouse ?

– Oui, Karen Delporte est mon épouse.

Le policier se racla la gorge. Il lui annonça le décès de Karen dans un accident de la route. Ses accords de piano tourbillonnaient dans sa tête et s'entremêlaient aux paroles de l'agent. Il ne saisissait pas leur sens. Il ne se sentit pas plus touché que si on lui apprenait que sa femme avait perdu ses clés. Il fit redire ce qu'il venait d'entendre. Le policier s'exécuta. « C'est pas possible ! », finit par articuler Vincent, incrédule. Que ces mots sonnaient stupidement dans une telle circonstance. Comme si une blague douteuse était envisageable. Surtout venant de la police. Son cœur battit un peu plus fort et un bref frisson lui parcourut l'échine. Il cherchait une formule appropriée. Il balbutia quelque chose qui passa pour du désarroi. À la fois distant et compatissant, le policier tenait son rôle dans le périmètre autorisé par sa fonction. Il l'informa que sa femme se trouvait à la morgue où il était attendu pour identifier le corps. Sur un arbre, une pie jacassa.

– Souhaitez-vous qu'on vous accompagne ?

– Non merci. Je vais me débrouiller. Où est-ce au juste ?

Vincent se retrouva seul dans le salon après le départ de la police, à se dandiner, les bras ballants. Il se répétait les mots de l'agent. Il se demandait s'il les comprenait bien. Il ne devait pas bien saisir ce qui se passait. Il monta dans la chambre pour s'habiller. Il le fit sans précipitation. Il hésita entre deux chemises. Il essaya de se concentrer sur ce qu'il venait d'apprendre. Karen tuée dans un accident. C'était tragique, c'était affreux, ne le réalisait-il pas ? Des pensées naissaient et se diluaient aussitôt. Il se raccrochait à des détails secondaires. Devait-il aller à la morgue en auto ou en transport en commun ? La voiture semblait plus rapide, mais il risquait de ne pas trouver de place pour se garer. Oui, mais il y avait sûrement un parking. Il fallait qu'il regarde sur un plan où se trouvait l'établissement. Chaussures ou sandales ? En sandales dans une morgue, il risquait de choquer, se dit-il. Et d'avoir froid aux pieds. Il pensait aux chambres froides. Karen était morte. Elle avait téléphoné si peu de temps avant. Il craignait de perdre le renversement d'accords sur lequel il travaillait. Il remonta dans le home studio pour l'enregistrer. Puis il remplit la gamelle des chats au cas où il rentrerait tard. Lorsqu'il sortit dans la rue, il se crut

dans un décor de film abandonné après un tournage. Le temps semblait absent. Une rumeur urbaine, ténue, sourdait du fond de la torpeur. La frondaison des arbres bougeait à peine, quelques oiseaux passaient dans le ciel, rayant de leurs battements d'ailes l'immobilité du tableau. L'auto était restée au soleil. En ouvrant la portière, Vincent crut ouvrir un four. Le volant et le siège étaient brûlants. À peine s'assit-il que son dos fut trempé de sueur. « J'aurais dû mettre l'autre chemise. La blanche. On ne verrait pas les marques de transpiration. »

Il conduisait, la vitre baissée, sans hâte. La circulation était fluide en ce milieu d'après-midi. « Karen est décédée. » C'était une phrase à consonance administrative, une ligne de formulaire sur laquelle butait son entendement. S'il roulait lentement, c'était sans doute pour repousser la confrontation avec la réalité. Il appréciait le temps perdu aux feux rouges. Durant l'arrêt, il tentait de réfléchir à la situation. Il cherchait l'anomalie. Son absence d'émoi l'intriguait. De manière générale, il acceptait de mauvaise grâce d'être dérangé dans son travail, que ce soit pour des problèmes importants ou pour des futilités. Les sons et les notes qu'il cherchait l'accaparaient totalement. Il semblerait que même un drame avait du mal à l'en distraire. « Karen est décédée. » Il se dit que tous les jours, toutes les heures, les minutes, à chaque seconde

de par le monde, des gens apprenaient une nouvelle comme celle-ci. C'était vertigineux. Il essaya d'imaginer leurs réactions pour savoir laquelle adopter. Il s'inquiétait du calme qu'il affichait, il en était gêné. Il espéra que sa raison serait encore engourdie par des heures de musique. Mais il devinait que cette apathie résultait d'une lente érosion de ses sentiments. Il n'était plus emporté depuis longtemps dans le grand toboggan des émotions fortes. Il observait d'un œil condescendant ses contemporains s'ébahir encore des trépidations de leurs existences, sans ressentir le centième de leurs émois. Il n'avait même pas la satisfaction orgueilleuse du dandy baudelairien de ne jamais être étonné tout en éprouvant le plaisir de surprendre. Il était un blasé sans panache.

Karen avait une Austin Mini, l'ancienne, l'originale, coquetterie de fan des sixties. Petite auto toute mignonne, toute fragile. Vincent imagina qu'il n'en restait rien. Karen était morte avant l'arrivée des secours. Il redoutait l'épreuve qui l'attendait à la morgue. Il gara la voiture sur le parking des visiteurs, vérifia que les roues ne mordaient pas sur les lignes peintes au sol et se rendit à l'accueil. Il déclina son nom et la raison de sa visite. On le fit attendre quelques secondes, le temps qu'un responsable arrive et le guide à travers l'établissement.

Vincent suivait l'homme en observant les sabots en caoutchouc qu'il avait aux pieds. « J'aurais pu venir en sandales. »

Il fut à deux doigts de tourner de l'œil à la vue de la civière et du corps recouvert d'un drap. On lui parla avec beaucoup de gentillesse. On lui expliqua les circonstances du drame. Il entendit tout cela au travers d'un bourdonnement cotonneux. Il lui sembla qu'on s'adressait à lui dans une langue étrangère, un créole bureaucratique qu'il maîtrisait mal. Il devait se concentrer pour comprendre.

L'accident s'était produit sur le périphérique. Karen aurait perdu le contrôle du véhicule. Elle aurait fait une embardée qui l'aurait projetée contre la glissière de sécurité. Tête-à-queue, tonneaux. Il n'y avait guère de circulation, les voitures qui suivaient ont pu éviter l'accrochage. Le médecin légiste souleva le drap et dégagea le visage. Vincent se sentit proche de défaillir. Le médecin le rassura, sa femme n'était pas défigurée. Effectivement. Seul un énorme hématome bleu vert lui couvrait le profil gauche. Quelques entailles la raturaient par endroits. La lèvre supérieure était légèrement gonflée. Rien d'horrible. Elle aurait pu se réveiller, ouvrir les yeux, Vincent lui aurait dit que tout allait bien, qu'elle était saine et sauve, qu'elle devait se reposer. Il ne demanda pas à découvrir le corps en entier. Il aurait aimé pleurer, mais rien ne venait.

Le chagrin le boudait. Il croisa le regard de l'employé médico-légal qui ne semblait pas le trouver inconvenant. Sans doute le contrecoup était-il si fort qu'il ne réalisait toujours pas le drame. Il aurait pourtant aimé vaciller de douleur. Peine perdue. Oui, c'était exactement ça, peine perdue, égarée on ne sait où. Il signa des papiers où il déclarait reconnaître sa femme et le décès, et il se retrouva déjà dehors avec la mission de prévenir la famille et de gérer les obsèques. Il y avait tout juste une heure, il jouait de la musique quasiment à poil, rêvant d'un hamac et d'une citronnade.

CHAPITRE 2

Vincent vécut les obsèques dans le même état second. Il marchait dans une couche de ouate depuis le jour tragique. Cela ressemblait à un traitement sous calmants. Il ne prenait rien pourtant.

Karen et Vincent n'avaient pas d'enfants. Vincent avait encore ses parents et une sœur qui vivait dans le New Jersey. Karen n'avait que son père, en ménage avec une femme qu'elle n'appréciait pas. C'est lui que Vincent avait joint en premier, François, barbu poivre et sel, au passé sportif, l'homme de toutes les situations, du rebouchage de fissure à l'organisation d'enterrement. C'était un homme diligent qui semblait sans états d'âme tellement il en était maître. Seule la tension de son regard et des modulations imperceptibles de sa voix trahissaient ses émotions. Vincent se souvenait des funérailles de la mère de Karen, trois ans auparavant des suites d'une longue maladie, comme il est

de bon ton de nommer un putain de cancer. Cancer qu'elle avait traîné deux longues années en souffrant le martyr. Sa disparition fut un soulagement pour tous. François était resté fort digne durant l'enterrement de son épouse. Karen avait pleuré des larmes de fille privée à jamais de sa maman chérie. Elle n'avait pas supporté l'inhumation, le corps dans une boîte, la boîte dans un trou et les pelletées de terre. Et puis la lourde dalle en pierre pour bien sceller l'adieu. Elle leur avait dit, à son père et à Vincent, que c'était la pire façon de rendre à une âme sa liberté. Quand son tour viendrait, elle souhaitait être incinérée. Ce à quoi François avait répondu qu'il espérait bien ne pas avoir à s'en acquitter. Dans l'ordre des choses, il partirait avant elle. L'ordre des choses n'était pas une science exacte. Trop d'exceptions le perturbaient. C'était un trompe-l'œil de l'existence.

Vincent avait appelé François de la morgue. Le père non plus n'avait pas pu s'empêcher de s'exclamer « C'est pas possible ! » Mais c'était à cause de l'ordre des choses. Il était arrivé immédiatement, le visage livide et le corps raide comme une statue mésopotamienne. Vincent lui avait décrit les circonstances de l'accident. Il avait jugé nécessaire d'évoquer aussi le coup de fil de Karen survenu au moment des faits. Il avait vu scintiller un éclair de rage dans les yeux du père. « C'était prévisible, avait

soufflé François. Karen avait à tout instant le téléphone soudé à l'oreille. Saleté d'appareil! » Quand François s'est trouvé près de la civière où gisait sa fille, il s'est retourné vers Vincent et lui a suggéré de rentrer chez lui. C'était une injonction plus qu'une invitation. Il le congédiait. Puis il s'était approché de Karen. Vincent avait fait mine de sortir de la salle, mais s'était arrêté sur le pas de la porte, embarrassé d'obéir si vite. François était resté un long moment auprès de sa fille, silencieux, à la contempler, à lui arranger les cheveux, à l'embrasser doucement sur le front, à lui prendre la main. Lui aussi devait penser qu'elle allait se réveiller dans l'instant, qu'il suffisait d'être prévenant pour qu'elle revienne à la vie. Une résurrection, ce n'était pas grand-chose au final. Il suffisait d'y mettre du sien. Les jours suivants, il s'était occupé seul des funérailles. Il avait appelé Vincent quotidiennement pour le tenir au courant des démarches. Il avait sa voix de commandant en chef. Vincent s'était laissé porter, il avait toujours la conscience en rade.

Un décès arrive toujours mal, particulièrement en plein été. La plupart des proches de Karen et de Vincent étaient en vacances. Vincent se les imaginait détendus, souriants et prenant connaissance de la nouvelle dans un havre de paix ou au beau milieu d'un périple touristique, pris au dépourvu dans les

pinces d'une mauvaise conscience, entre le devoir d'un dernier adieu et la logistique d'un voyage imprévu. Les moins éloignés quittèrent leurs lieux de plaisance, le temps d'un triste aller-retour. D'autres, comme Joëlle, la sœur de Vincent, s'acquittèrent de leur absence par un envoi de fleurs. Néanmoins, Karen ayant beaucoup de relations, la chapelle ardente où se tint la cérémonie de recueillement accueillit un grand nombre de personnes. À Vincent incombait le choix des musiques, qui ne fut pas chose facile. Karen avait un penchant pour les chansons dansantes ou bien foncièrement déprimantes. Trop gaies, trop sombres, difficile de trouver celles qui conviendraient à la solennité de ce dernier rendez-vous. Il finit tout de même par en dénicher qui s'accordaient avec la bienséance. Vincent avait conscience que son état d'esprit le rendait mal à l'aise. Depuis le jour de l'accident, il s'efforçait en vain de penser à Karen avec affection, d'appréhender son absence définitive, d'évaluer le vide qu'elle laissait. Leurs vies se croisaient dans la maison. Ils avaient l'habitude des allées et venues de chacun. Vincent en tournée, Karen en déplacement, il était fréquent pour l'un et l'autre de se retrouver seul. Vincent se disait que c'était la raison pour laquelle il n'éprouvait pas la mesure du manque. Il ne saisissait sans doute pas que Karen ne reviendrait plus. Il se raccrochait à cette explication.

La cérémonie s'est déroulée de façon tout à fait traditionnelle. Le temps était au beau fixe, il faisait toujours aussi chaud, si bien que tout le monde apprécia secrètement la fraîcheur de la chapelle. La famille de Karen était là, des oncles et tantes, des cousins et cousines que Vincent connaissait peu ou pas du tout. Ses parents étaient là aussi, retraités aux regards humides, désormais plus souvent conviés, par la force de l'âge, à des enterrements plutôt qu'à des mariages. Ils aimaient bien Karen, bien qu'ils la trouvaient un peu spéciale à leur goût.

François lut *Comme un voilier*, un poème de William Blake choisi par sa compagne. François ne connaissait rien en poésie. Il le lut mal, comme une allocution, l'émotion sous contrôle, la voix au garde-à-vous. Une cousine éplorée de Karen en fit un portrait chevrotant, confit de qualités. Vincent se tint à son rôle de DJ funèbre. Il n'avait rien souhaité dire en public. La tristesse toujours en rade, il se savait incapable de la feindre face à une assemblée. Il préférait la discrétion.

Lorsque au crématorium il a vu François fondre en larmes tandis que le cercueil de Karen était livré aux flammes, Vincent a enfin pleuré. Il a pleuré de voir cet homme lâcher prise, sa dignité rétamée. Les gens se sont mépris sur son chagrin. Ils vinrent le consoler et lui apporter leur soutien. Il a subi leurs condoléances sans broncher. Il ne pleurait pas

Épilogue

L'automne renvoya sur les routes Kevin Dornan et sa caravane. Ad était toujours à la régie et Vincent à ses claviers. Ils donnaient le change auprès de l'équipe. Aucune tension notable ne filtrait de leur relation. Ils ne s'adressaient la parole que par nécessité et pour les bonjours-bonsoirs d'usage. Les dates s'enchaînèrent dans l'ordre et la discipline. Les grandes salles qui les accueillait se ressemblaient toutes. Elles étaient situées en périphérie des villes et privaient les musiciens de toute distraction citadine. L'équipe vivait en autarcie dans ce qui ressemblait plus à des immenses entrepôts qu'à des temples des arts et de la culture. Les journées étaient réglées au chronomètre. Vincent avait l'impression de jouer tous les soirs devant le même public conquis à l'enthousiasme paramétré. Chaque soir, Kevin quittait la scène au pas de course après le dernier rappel pour s'engouffrer dans la Mercedes

noire qui le ramenait à l'hôtel avant la cohue de la sortie, avant l'assaut des fans. La monotonie grignotait les esprits. Dans le tour-bus, on parlait moins musique, on visionnait plus de séries, on attendait la fin de la tournée pour sortir de la routine.

Vincent a chargé Sonia de mettre en vente la maison par le biais de son agence. Il couchait chez elle quelquefois. Son album sortait dans quelques semaines. Chris Friday lui a envoyé la liste des événements prévus pour fêter le jubilé d'Hedonis. San Francisco, New York, Chicago, Londres, Paris, Milan, Berlin, Sydney. Tokyo était en attente. Vincent a décidé de se rendre à tous. Il travaillait aux arrangements de scène avec Seb. Ils envisageaient une formule à deux, légère, pour faciliter les déplacements. Il écrivait un nouveau projet, une pièce inspirée de la sonate n° 53 en *mi* mineur de Haydn. Elle avait pour titre *The Little Silver Skeleton*. Karen aurait adoré.